

# AU CŒUR DE L'HÔPITAL PSYCHIATRIQUE

On n'enferme plus aussi facilement que par le passé, même si la maladie mentale fait toujours peur. Pendant une semaine, les portes de l'hôpital psychiatrique de Cery (VD) se sont ouvertes pour «L'illustré». Une occasion unique de s'apercevoir que la frontière entre folie et normalité est beaucoup plus complexe qu'on ne l'imagine.

Photos BERTRAND COTTET - Textes PATRICK BAUMANN

## PATIENT EN BALADE

Promenade quotidienne d'un patient dans les jardins de Cery. Aujourd'hui, plus de camisoles de force ni de malades détenus dans leur chambre contre leur gré. On interne aussi moins vite les gens que par le passé. En quarante ans, Cery a passé de 500 lits à 164.

## Chambres haute sécurité

Le patient en crise ou tout simplement qui arrive pour la première fois à Cery (entre trois et cinq admissions par jour) passera par l'unité AOC (accueil, observation et crise). Le seul endroit de l'hôpital où l'on peut enfermer un patient dans l'une des neuf chambres de soins intensifs. Dans les autres secteurs, seules les unités se ferment temporairement en cas d'agitation,

mais jamais les chambres. Ici, tout a été conçu pour que le patient ne puisse attenter à ses jours ni se blesser. Mur jaune caramel, WC en métal, fenêtre cadenassée et incassable. Le patient est contrôlé toutes les quinze à trente minutes. Il a une sonnette d'alarme en cas de besoin et peut même demander à ce qu'on diffuse sa musique préférée pour l'aider à se relaxer.



### **INCASSABLES**

Lavabo et WC en métal, aucune aspérité, fenêtres cadenassées, mobilier réduit à sa plus simple fonction, l'intérieur d'une chambre de soins intensifs a un petit côté carcéral, mais c'est pour préserver le malade en crise de lui-même.

**LE COURAGE D'EMMANUEL, 46 ANS**  
Manu revient à la Calypso, l'unité d'addictologie de Cery, chaque fois qu'il a peur de replonger. Même s'il n'a pas réussi à se sevrer complètement des drogues, il gère au mieux son addiction et témoigne dans les écoles.



**23 HEURES,  
PSYCHIATRIE ADULTE**

Au cœur de la nuit,  
un patient se repose dans  
cette unité qui accueille  
des personnes souffrant  
de troubles sévères.



**REPORTAGE  
AU CŒUR DE CERY**



**ART ET NEUROSCIENCES**

Trompe-l'œil dans un couloir réalisé par les participants aux ateliers de réhabilitation.  
Planning et statuts des patients au mur du bureau des infirmiers de l'unité Dahlia.  
Une image du cerveau sur ordinateur dans l'unité de recherche sur la schizophrénie. La présence au sein de l'hôpital du centre de neurosciences psychiatriques est enviée à l'étranger.

PHOTOS: BERTRAND COTTET

## Création et relaxation

«Soutenir l'initiative des patients qui reprennent du pouvoir sur leur vie», c'est la raison d'être des ateliers auto-gérés de Cery, comme celui de relieur, où nous rencontrerons Martine, Louis et Marie-France, qui viennent ici deux fois par semaine. Contrairement aux ateliers protégés, les participants ne sont pas payés mais peuvent vendre leur production: jolis carnets,

calepins aux motifs délicats que ne renierait pas la plus chic des papeteries. Papier marbré, bain d'huile, Louis, qui souffre de schizophrénie, fréquente ce lieu depuis dix ans. Les patients rentrent chez eux le soir mais trouvent dans cette activité un vrai soutien pour gérer la maladie. Ils se sont d'ailleurs battus pour la maintenir. «Ça nous déstresse et nous désangoisse!»

### L'ART COMME UNE THÉRAPIE

Louis, 67 ans, fréquente depuis dix ans l'atelier de relieur. Une activité créatrice thérapeutique qui lui permet de gérer au mieux sa schizophrénie.



**AUSSI IMPORTANT QUE LES MÉDICAMENTS**  
Séance de relaxation hebdomadaire à la chapelle de Cery. A l'atelier de l'unité de réhabilitation, Denis, 40 ans, sculpte des matériaux de récupération et souhaite en faire son métier. Victime d'un burn-out, il a vécu reclus chez lui pendant trois ans.

## «Dédramatisons la maladie mentale!»

A Cery, l'accent est mis sur l'acceptation par le patient de sa maladie. Qui passe par un dialogue constant avec le soignant.

Texte PATRICK BAUMANN

Il a la petite quarantaine, Philippe\*, la syntaxe facile, une acuité d'esprit... D'ailleurs, pour être franc, au début on l'a pris pour un infirmier. Pourtant, il y a encore huit ans, cet ancien cadre dans les assurances était persuadé, au plus fort de ses délires, qu'une armée d'agents secrets était à ses trousses ou que la Mafia allait avoir sa peau. Schizophrénie paranoïde diagnostiquée en 2006. «Les médicaments mais aussi le travail avec mon psychiatre et mon infirmier m'ont permis de me stabiliser. Et, quand je sens la crise venir, je sais quoi faire!» dit-il aujourd'hui.

Nous sommes, par un bel après-midi d'hiver, dans la chapelle de l'hôpital psychiatrique de Cery. Quelques patients (être croyant n'est pas une obligation) viennent ici une fois par semaine sous la houlette d'un aumônier pour évoquer leur vécu. Luc\* est bipolaire, Anna\*, enfermée dans son soliloque, a du mal à formuler des idées un peu sensées, tandis que Philippe décrit avec beaucoup de finesse sa schizophrénie, qu'il compare à une NDA (*near death experience*), son diagnostic à un tremblement de terre: «Depuis, plus rien n'a été comme avant, même ma propre échelle de valeurs!»

On se dit en l'écoutant, et c'est une réflexion qui revient souvent lors de ce reportage, que la frontière entre folie et normalité n'est pas facile à délimiter. «C'est ce qui rend le travail du psychiatre difficile mais passionnant», nous avait dit en préambule le patron du lieu, le professeur Jacques Gasser, chef du département de psychiatrie du CHUV, tenant d'une psychiatrie humaniste, qui nous a exceptionnellement

ouvert les portes de son hôpital. Autant le dire tout de suite: nous n'avons pas rencontré de patients qui se prenaient pour Dieu ou la reine d'Angleterre. Même si, d'après Catherine Reymond Wolfer, infirmière spécialiste clinique, il y a toujours des Jésus en circulation (elle a connu une patiente qui se prenait pour la grande duchesse russe Anastasia): «Mais quand ils ne sont pas en décompensation (*ndlr: en crise*), ces patients se comportent normalement!»

### Poser un diagnostic le plus tôt possible

Si *Psychose*, le chef-d'œuvre de Hitchcock, a beaucoup fait pour le septième art, il aura passablement porté préjudice aux malades atteints de schizophrénie. «Nonante-neuf pour cent des gens pensent à tort qu'ils ont une double personnalité», poursuit Catherine, qui regrette la forte stigmatisation existant encore vis-à-vis de cette maladie, qui continue à faire peur à l'extérieur. «Les patients schizophrènes possèdent une sensibilité et de grandes qualités humaines. Ils sont rarement agressifs», estime la thérapeute, qui met l'accent sur l'importance du lien. Entre patient et soignant mais également avec les proches. La détection précoce est ici un cheval de bataille. Lorsqu'on sait que la maladie survient généralement entre 18 et 25 ans, il est primordial de poser très tôt le diagnostic. «Et de pouvoir donner de l'espoir. Environ 70% peuvent évoluer favorablement», note Catherine, qui est d'ailleurs restée en contact avec plusieurs anciens patients qui lui envoient faire-parts de mariage ou de naissance. «L'important, c'est de pouvoir accepter sa maladie. Il y a tout un travail à faire, ici et à l'extérieur, avec le patient et sa famille, dans ce sens-là.»

A la bibliothèque de Cery, voici Flavien, 35 ans, préposé au prêt et un parcours qui a de quoi le rendre fier. Si le jeune homme prend encore tous les jours un antipsychotique, un antiphobique et un anxiolytique pour garantir sa sérénité, sa schizophrénie s'est largement stabilisée. «C'est grâce au travail avec mon psychiatre et mon infirmier. Prendre le bus, c'était encore inimaginable il n'y a pas si longtemps; aujourd'hui je peux monter dedans sans problème. Et avoir une vie normale à l'extérieur.» Joli sourire de Flavien. «Un exploit pour moi!»

### De 500 à 164 lits

On n'enferme plus systématiquement en 2014, comme en 1940. La pharmacopée s'est affinée, l'étiologie des maladies mentales (l'étude de leurs causes) avance. Cery a la chance d'avoir des neuroscientifiques (même Harvard lui envie cette particularité) installés au cœur de l'hôpital, qui mènent, sous la houlette du professeur Kim Do Cuénod, leurs travaux en collaboration avec les psychiatres et des patients volontaires. Objectif? Faire avancer les connaissances sur les origines héréditaires de la schizophrénie et mettre au point des médicaments et des dosages qui tiennent compte du profil unique de chaque individu.

La recherche a déjà porté ses fruits. En quarante ans, le nombre de lits disponibles à Cery a passé de 500 à 164. L'hôpital s'est ouvert sur la société, beaucoup de patients sont désormais pris en charge à l'extérieur. «Mais les schémas sur la folie n'ont pas évolué aussi vite, regrette Claude\*, potier aux ateliers de réhabilitation, souffrant d'une maladie orpheline qui occasionne de violents maux de tête. Je dis rarement à l'extérieur que je vais à Cery, les gens font encore



Peinture à quatre mains réalisée par les patients qui participent aux ateliers de Fanny, en psychiatrie générale.

trop souvent le rapprochement avec l'ancien asile de fous!»

La section Minkowski du bâtiment central est appelée à disparaître après les travaux de rénovation qui débutent cet été pour faire place, en 2019, à un hôpital plus moderne à l'architecture transparente et arrondie. «Comment ça va?» lance un patient croisé dans le couloir. «Très bien merci, et vous?» L'homme s'arrête, soudain méfiant: «Pourquoi me posez-vous cette question?» On bat en retraite, tandis que Bruno Robalo, infirmier chef, nous explique en quoi une simple politesse peut être perçue comme une menace par un patient schizophrène.

Ce matin-là, l'heure est à la relève de l'équipe de nuit. Une nuit quelque peu mouvementée: une patiente menaçante hospitalisée en urgence, un jeune homme qui s'est coupé avec son rasoir. Soudain, des bruits, quelqu'un cogne à sa porte. On imagine qu'il proteste contre son enfermement, mais on nous explique qu'aucun malade n'est «bouclé». L'unité peut être temporairement fermée en cas d'agitation, mais les patients restent libres de quitter leur chambre. Un panneau sur le mur du bureau des infirmiers nous apprend que le sigle CLSS indique «cadre libre sur site», alors que CS égale «cadre strict»: qui ne peut quitter la division.

«Peu de patients menaçants passent à l'acte», relève un soignant. Mais il y a tout de même une touche «agression» sur le téléphone.

### Crise et musique

Le patient qui arrive à Cery (entre trois et cinq admissions par jour) est dirigé vers la section AOC, comme «accueil, observation et crise, là où l'on arrive en cas de première hospitalisation». Vijay Gobin, l'infirmier chef de section, nous fait visiter une des neuf chambres de soins intensifs. Tout y est conçu pour que le patient en crise ne puisse attenter à ses jours ni se blesser. Mur jaune caramel, WC en métal, fenêtre cadénassée et incassable. «Le malade est contrôlé toutes les quinze à trente minutes. Il a une sonnette aussi en cas de besoin.» Il peut demander à ce qu'on lui diffuse sa musique préférée, nous apprend Vijay. Dans le couloir, une mère avec un bébé contre son sein... ce lieu accueille aussi des femmes souffrant de dépression post-partum. Sur la porte d'une chambre, cette simple annotation écrite de la main du

patient: «SDF inconnu né en 1990, amené par la police».

Laurence\* déambule dans le jardin. Passablement énervée contre le monde entier, cette formatrice d'adultes est hospitalisée volontairement depuis quinze jours. La trentenaire souffre d'un trouble obsessionnel compulsif de propreté: «Je peux contrôler quinze fois le niveau de poussière sur la table, c'est devenu insupportable pour moi et mon mari.» Son regard très lucide sur sa pathologie nous fait constater une fois encore que la frontière entre le normal et le déréglé n'est qu'une question de fin dosage. Avec le stress du monde moderne, un séjour à Cery est une possibilité qui peut concerner n'importe qui.

On finit la journée avec une partie de Mòlkky, une variété scandinave du jeu de quilles, sous un arbre centenaire. L'équipe de joueurs est un peu hétéroclite, mais Tatiana, l'animatrice, fait de son mieux pour «mettre du liant» entre une femme perdue dans sa logorrhée, un homme atteint de trisomie qui préfère quitter le jeu pour regagner sa chambre, et un ex-inspecteur

**«Je dis rarement à l'extérieur que je vais à Cery. Les gens font encore trop souvent le rapprochement avec l'ancien asile de fous» Claude, patient**

d'assurance qui nous explique avoir souffert de burn-out et d'alcoolisme. Germain\*, lui, semble prendre un vrai plaisir à lancer sa boule. Il a 19 ans, il est atteint de schizophrénie, mais est sorti il y a tout juste deux semaines. «Je reviens ici pour garder un contact.»

A l'unité Calypso, qui s'occupe d'addiction aux substances, on a choisi non sans humour le symbole de l'eau comme étendard. Photo du commandant Cousteau au salon où Waffa, l'infirmière, anime la réunion du matin. Bilan personnel pour chaque patient, quelques remarques plus ou moins agressives que l'infirmière gère avec doigté. «Si vous avez été sanctionné, c'est pour avoir insulté une infirmière, c'est strictement interdit!»

Emmanuel, dit Manu, 46 ans et un look punk qui lui donne dix ans de moins, nous raconte son parcours chahuté. Il vient régulièrement ici depuis 2008. «J'ai commencé par le cannabis, avant de passer à des drogues plus dures. Une descente aux enfers où j'ai perdu mes amis, ma famille; ma sœur ne me parle plus!» Aujourd'hui, il essaie de ne pas succomber trop souvent à la tentation. Manu retourne à la Calypso à chaque fois que le danger de rechuter menace: «Je viens me mettre en sécurité.»

### «Je veux rentrer, docteur»

Vieillir n'est jamais facile, encore moins quand s'ajoute à la décrépitude physique une maladie mentale ou une démence induite par la détérioration du cerveau. Il suffit de se rendre au bâtiment des patients d'âge avancé pour comprendre la tâche complexe des soignants. On ne le sait pas toujours, mais les tentatives de suicide chez les personnes âgées sont plus fréquentes que chez les jeunes. En 2050, 35% de la population aura plus de 60 ans et les spécialistes le prédisent: la prise en charge de patients âgés atteints de troubles mentaux est le grand défi des vingt années à venir. «La prochaine génération de personnes âgées aura besoin d'un niveau encore plus élevé

de soins psychologiques et psychothérapeutiques», relève un spécialiste. Du pain sur la planche pour le Dr Mall et son équipe, que l'on suit ce matin dans leur visite aux patients. Le médecin passe en revue les cas. Sa main se pose sur celle d'une octogénaire qui tremble de tout son corps et demande à rentrer chez elle: «On a besoin de temps, Madame, pour trouver le bon traitement, aidez-nous à vous aider!» En face d'elle, une femme plus jeune, alcoolique et bipolaire, hospitalisée ici par manque de place ailleurs. Certaines chambres accueillent jusqu'à trois patientes. Certains cas ne devraient pas cohabiter ensemble, relève le thérapeute, mais la situation va changer avec le nouvel hôpital. «J'aime le matin, docteur, on se lève, on est vivant, mais je veux rentrer chez moi», supplie la femme en pleurs. «Résolvons d'abord votre problème d'humeur fluctuante», souffle le médecin, empathique.

«Les personnes âgées souffrant de troubles cognitifs ont beaucoup de mal à contrôler leurs émotions. Elles sont comme des éponges, très perméables à ce qui se passe», explique Solvei, une blonde psychomotricienne, transformée en manucure auprès de Georgette et de Louis, deux octogénaires qui semblent apprécier ce soin délicat. Une patiente qui a mordu auparavant une soignante admire le rose de ses ongles, manifestement apaisée. «Il faut dédramatiser la maladie mentale, nous explique Corinne, infirmière et professeur en HES, visiblement attachée à ses patients. Ce sont des personnes enrichissantes; avec elles on est dans quelque chose de vrai!»

On quittera l'hôpital de Cery sur ses paroles encourageantes, non sans avoir essayé de connaître, en questionnant Louissette, 85 ans, en pleine séance de tricot, la raison de son hospitalisation. Elle sourit, lève les yeux, comme une évidence. «Je suis là pour rendre service!»

\* Prénom d'emprunt.